

noble d'une émulation nationale, pour atteindre un plus haut degré d'éducation populaire ?

Qu'importe ! Les fondateurs embrassaient évidemment les deux hypothèses dans leurs calculs. A peine en effet les derniers échos du mouvement insurrectionnel de 1837 s'étaient-ils éteints dans les élections de 1844, que de toutes parts on organisait des sociétés littéraires, propres à continuer, pour la jeunesse, l'éducation des collèges et des écoles, et à ouvrir à toute la population une voie vers des destinées, sinon supérieures, au moins égales à celles qui étaient promises aux autres origines.

Rien n'est venu entraver le mouvement progressif des autres nationalités. Elles ont continué à s'améliorer de toutes manières par l'instruction mutuelle puisée dans les associations littéraires, par la presse surtout et ces différents clubs des villes où des centaines de journaux pouvaient être lus et consultés tous les jours. En a-t-il été ainsi pour la race française ? L'œil jaloux de l'évêque de Montréal ne tarda pas à voir qu'il y avait vie dans la Société St. Jean-Baptiste et il en conçut de suite de graves inquiétudes. La Société St. Jean-Baptiste était une bonne chose, pourvu qu'elle fût dans sa maison, comme tout le reste de la vie nationale, publique et privée. Le St. Evêque n'avait nulle objection au Parlement, aux universités, aux écoles de médecine et de droit, aux institutions littéraires, aux bibliothèques publiques, aux organisations de charité, aux écoles modèles, d'agriculture ou élémentaires, pourvu que tout cela fit exactement ce qu'il voulait, n'eût que les officiers, professeurs, maîtres et maîtresses, livres et journaux qui lui plaisaient. Hors de là tout devait disparaître, volontairement, sur ses avis officieux, ou violemment, sur ordre, s'il le fallait. Aussi presque tout a disparu ou s'est métamorphosé sous l'un ou l'autre de ces deux modes d'action, dans le district de Montréal et partout où l'exemple de Mgr. Bourget a trouvé des imitateurs.

Nous posons ici les bases d'une démonstration facile ; mais il ne s'agit pour le moment que de la société St. Jean-Baptiste, à laquelle il a porté les premiers coups, dont les effets se manifestent aujourd'hui par la chute déplorable d'une noble institution. Nous ne tirons aucun parti de nos informations privées à ce sujet ; nous prenons les événements tels qu'ils se traduisent dans la presse ; ils ne nous apportent pas un nom connu, dans aucun des détails de la fête. Il y a eu procession, messe solennelle, sermon et discours civiques. Le maire de Montréal, parce qu'il est maire, est le seul nom qui soit connu en dehors de la ville. Evidemment il s'est produit quelques braves tirailleurs d'une armée en déroute ; mais ceux même qui cherchaient d'habitude une notoriété qui répugnait à leurs aînés ont fait défaut. Nous félicitons ces derniers champions d'une cause perdue et qui sont venus trop tard. Une demi douzaine de médecins assistaient comme aux derniers moments des clients riches ou importants à ces lugubres funérailles.

Pourquoi donc voit-on mourir à Montréal la société mère ? Hélas ! c'est l'histoire de tout ce qui y a vécu ou tenté d'y vivre. C'est l'une des ruines sans nombre qui se sont entassées sur d'autres ruines, depuis que Mgr. Bourget a dit : *L'Eglise, c'est moi !* Et s'il s'était contenté de l'Eglise encore ! Dans ses conceptions, l'Eglise c'était l'Etat, la Province, la ville, la campagne, la famille, l'homme lui-même. Tout cela passait par ses mains, autant qu'il est possible à un seul homme d'embrasser tout ; car il agissait seul. Comme toutes les natures despotiques, il n'admettait autour de lui que des adulateurs inintelligents et qui ne pouvaient lui rendre aucun service, si ce n'est ceux de porteurs de ses ordres ou de messagers sourds-muets.

Donc, un beau jour, l'Institut Canadien déplut à Mgr. C'était une association littéraire, comme la St. Jean-Baptiste était une société nationale. Mais tout cela était à lui, d'après son idée. Il trouva l'Institut revêché, indiscipliné au point de ne pas chasser un bon nombre de ses membres et de ne

pas brûler quelques-uns de ses journaux. Ayant failli de contrôler l'Institut, il prit une voie oblique et commanda à la St. Jean-Baptiste d'exclure de ses rangs les membres de l'Institut, sinon l'église serait fermée pour elle et toutes les institutions, congrégations laïques, écoles qui avaient l'habitude de participer à la solennité de la fête, seraient mises en quarantaine ; le 24 juin suivant, l'Institut fut exclu. De là naquit le tubercule que les médecins n'ont pu sécher sur les poumons du grand mort dont ils viennent d'honorer les funérailles. Le développement de cette maladie, ses extensions d'un membre à un autre ont été marqués par des paralysies nombreuses et des crises éclatantes. Inutile de les rappeler. C'est un mort que nous pleurons. Il aurait pu lutter contre son mal ; mais on ne peut dire que du bien des morts. La St. Jean-Baptiste, si elle meurt de nom, survivra dans son principe.

La St. Jean-Baptiste appelait les descendants de Jacques-Cartier, de Champlain et des nobles fondateurs de cette partie de l'Amérique à l'exercice de hautes facultés civilisatrices. Les traditions d'un peuple qui ne le cédait à aucun autre étaient gravées dans leur caractère, écrites dans leurs livres, et formaient leur apanage inaliénable. Aucun effort ne peut les dépouiller de ces facultés. Ils les exerceront quand même. Un hiatus peut être ouvert dans leur histoire, mais il sera plus que comblé. C'est au reste l'histoire de tous les peuples et c'est ce qui prouve l'ignorance ou l'obstination asine de ceux qui croient pouvoir refaire l'homme que Dieu a créé. Manipulez-le tant que vous voudrez, il revient toujours le même à la surface, et il reprend avec intérêt tout ce que vous avez tenté de lui ravir. Témoins : tous les peuples modernes, et jusqu'à l'Espagne même. Que feriez-vous après cela de la petite Province de Québec, si ce n'est d'aigrir quelques caractères, favoriser quelques Baziles, — et après ?.....

#### La librairie et l'horlogerie françaises à l'Exposition de Philadelphie.

Notre confrère de New-York, le *Messenger Franco-Américain*, reçoit de son correspondant à Philadelphie des articles fort bien écrits et fort instructifs sur l'exposition française en particulier. Nous reproduisons le dernier de ces articles, qui a trait à la librairie et à l'horlogerie. Nos lecteurs y trouveront entr'autres un historique plein d'intérêt de la grande maison Hachette & Cie.

#### LA LIBRAIRIE.

Nous avons nommé la maison Hachette dans un article consacré à la remarquable exposition collective du *Cercle de la librairie française* ; mais l'exposition personnelle de cette maison est trop considérable et trop intéressante pour que nous ne lui consacrons pas un compte-rendu spécial. Nous profiterons de l'occasion pour donner à nos lecteurs quelques notions sur le commerce de la librairie en général, en même temps que des détails puisés à des sources authentiques sur les origines de la maison puissante qui tient en ce moment en France la tête de cette industrie.

M. Hachette, le père, était un ancien élève de l'Ecole normale supérieure ; les idées politiques et les opinions libérales du jeune professeur n'étaient pas en harmonie avec celles du gouvernement des Bourbons qui régissait alors la France. M. Hachette quitta l'Université et peu de temps après, en 1826, il fonda une librairie dans une modeste boutique de la rue Pierre-Sarrasin qui devait, quelques années plus tard devenir la loge de son concierge.